

Conférence Mendrisio sur le fédéralisme, 26 mai 2011

## **L'impitoyable réussite du fédéralisme, et ses victimes**

Joëlle Kuntz

Mesdames, Messieurs, je viens vous communiquer une excellente nouvelle : en matière de culture, le fédéralisme suisse a totalement réussi. Les cantons gardent presque entières leurs responsabilités et leurs pouvoirs sur leurs universités, leurs écoles, leurs musées, leurs théâtres et, bien suprême, sur leur langue.

A part la science qui reste dans l'esprit des Confédérés, comme en 1848, un facteur de progrès dont l'Etat suisse a le devoir de se préoccuper, tout le reste, ce qu'on appelle « les humanités », demeure du ressort des cantons.

Vous avez vu que Zurich vient de réintroduire le monopole du dialecte dans ses écoles enfantines. Bâle a échappé à une décision aussi rigoureuse, mais l'esprit public va dans le même sens. Quelles sont les conséquences de pareilles décisions pour la Suisse comme Etat ? La question n'est pas à l'ordre du jour. Personne n'est autorisé à la poser formellement.

Vous voyez, le fédéralisme est un modèle si résistant, si tenace, qu'il retient efficacement les responsables de s'interroger sur d'éventuelles difficultés qu'il pourrait créer au développement de l'Etat national. Au contraire, la liberté des cantons –et, au sein des cantons, des communes - reste comme un pilier solide et indiscutable de l'identité politique helvétique. Vous l'admettez avec moi, c'est ce qu'on appelle une réussite du fédéralisme.

Je pourrais multiplier les exemples de décisions, dans les arts, les lettres ou les spectacles, qui servent le prestige des cantons (ou des communes) sans une pensée pour le prestige national, (sauf si une subvention « de Berne » impose un courtois remerciement).

Heureusement, il reste pour le prestige national l'Eurovision et les expositions universelles !

Dans les différents domaines de la culture, l'intérêt national est le dernier souci des opérateurs, sauf au moment où ils ont besoin d'argent. Là alors, et là seulement, ils bricolent un raisonnement qui pourrait justifier de la part des organismes fédéraux de la culture une certaine sympathie, suivie d'un financement.

Ces organismes fédéraux d'ailleurs, peu dotés, sont tellement prudents dans leurs rapports aux initiatives culturelles cantonales, qu'ils ne contribuent pas à créer une dynamique coopérative de caractère national.

Notez, cela est peut-être en train de changer.

J'ai assisté en octobre dernier à la première rencontre nationale à Berne, autour de l'Office fédéral de la culture, de l'ensemble des acteurs cantonaux de la culture. Ils cherchaient un terrain d'entente, une manière de collaborer. C'était nouveau.

Même entre canton voisin, et parlant la même langue, la coopération ne va pas de soi.

La Confédération, vous le savez, prend à sa charge, partiellement ou totalement, ce qui relève du maintien du patrimoine. Le passé. Ce qui est déjà produit. Mais pour ce qui est à **produire**, pour ce qu'on pourrait appeler une politique de développement, elle n'est pas franchement à l'aise. La richesse réelle des cantons en matière culturelle, leurs succès respectifs, n'est d'ailleurs pas de nature à changer l'attitude de l'administration fédérale.

Chaque canton se voit en effet comme un Etat, chaque ville comme une capitale, ce qui entraîne de leur part des devoirs effectifs de représentation culturelle. Et c'est la compétition qui règne, comme il se doit dans tout Etat fédératif. Le résultat est à vrai dire impressionnant : la petite Suisse, avec ses 7 millions d'habitants, est un pays fortement cultivé dans presque tous les domaines, du graphisme à la musique en passant par les arts visuels et de la scène. Encore une fois, une réussite.

\*

**Sur un point pourtant, cette réussite grandiose du fédéralisme porte en elle quelque chose de masochiste.** Je veux parler de la non appropriation par l'Etat suisse, et par les Suisses eux-mêmes, de ce bien qu'ils possèdent collectivement : l'accès facilité aux trois grandes cultures européennes, française, italienne et allemande.

A force de cultiver leur jardin cantonal et communal, d'en extraire tout le jus possible et de vouloir briller avec les objets qu'ils ont entretenus ou produits, les Suisses ont négligé cette autre richesse qui les fait grands au yeux du monde : le pari qu'ils ont fait de faire cohabiter en eux trois grandes langues, c'est-à-dire trois visions du monde.

Un pari, disais-je. Un pari qui n'est malheureusement pas tenu, et qui l'est de moins en moins. Parce que ces cultures qui sont les nôtres, loin d'être explorées et mises à profit dans tous leurs espaces respectifs, avec la France, avec l'Allemagne, avec l'Italie, commencent à être vues comme « étrangères », quand ce n'est pas « hostiles ».

Le fédéralisme permet ces interprétations. Les cantons sont libres après tout de voir et de comprendre leur environnement comme ils l'entendent, c'est leur affaire. L'Etat fédéral n'a pas d'autorité pour faire prévaloir, s'il le voulait, d'autres rapports culturels avec nos voisins.

C'est ainsi que le Tessin, de plus en plus cantonal, se trouve laissé à une sorte de schizophrénie : il construit des installations culturelles censées promouvoir son rayonnement régional vers l'Italie du Nord, - **nous sommes ici dans l'une d'elles, magnifique** - tout en votant pour des partis désireux de construire un mur entre Milan et Chiasso. Est-ce que l'Etat fédéral a quelque chose à dire sur cette contradiction ? Non, car il respecte le fédéralisme et le droit des citoyens tessinois de voter comme ils le souhaitent.

Cette absence de discours culturel du gouvernement fédéral au sujet de nos rapports immédiats avec nos voisins – fédéralisme oblige- a pour corollaire une absence de discours sur nos rapports interculturels intérieurs. Romands, Alémaniques et Suisses italiens ne sont jamais sollicités d'en haut, par les instances dirigeantes fédérales, à s'ouvrir davantage les uns aux autres – fédéralisme oblige, encore une fois.

Et sans discours, pas de volonté ni d'effort collectifs.  
Sans but, pas d'action.  
Sans nécessité explicitée, pas de mouvement.  
Chacun suit sa pente, tel le bouchon au fil de l'eau, au fil des modes .

Le fédéralisme, qui est une grande idée, peut aussi être la pente douce qui ramène tout à la maison, au chez soi cantonal où l'on vit si bien et sans risque.  
Il a réussi, je le répète, au-delà de tout espoir.  
Mais du point de vue culturel, par la façon exclusive qu'il a d'aborder la souveraineté cantonale,  
Et par le peu de place qu'il laisse à une ambition de l'Etat central  
Ce fédéralisme entraîne dans son succès la nation pluriculturelle que nous prétendons être vers l'insignifiance.